

LUCIA GROSSI DOS SANTOS

Lacan, le père et le langage

Dès la *Traumdeutung*, Freud annonce l'existence d'un fonctionnement inconscient du psychisme et le déchiffre comme un travail de langage. Il n'y aurait ni déformation du rêve (passage du contenu latent au contenu manifeste) ni interprétation sans les ruses du langage. Le travail du rêve est aussi délicat que celui du poète, car l'aspect hallucinatoire du rêve, ce qu'on appelle la figuration (*die Darstellung*, cette sorte d'adaptation scénique), n'est possible qu'après l'incidence de deux autres mécanismes sur les pensées du rêve: la condensation (*die Verdichtung*) et le déplacement (*die Verschiebung*)¹. L'homme qui dort travaille le langage à la façon des poètes: le rêve serait ainsi une sorte de poésie involontaire.

En France, c'est plutôt du côté des jeunes écrivains surréalistes des années vingt que du côté des psychiatres que l'on s'est attaché à la découverte freudienne. En tant que jeune psychiatre, Lacan n'adhère complètement ni à la psychanalyse ni à la psychiatrie, mais il s'intéresse à l'écriture des femmes démentes et aux écrivains surréalistes. La première référence au surréalisme chez Lacan figure dans le texte « Écrits "inspirés": Schizographie », publié en décembre 1931 dans le numéro 5 des *Annales médico-psychologiques* avec la collaboration de Lévy-Valensi et P. Migault².

Dans ce texte, aucune référence à la psychanalyse, ce qui est étonnant si l'on se souvient que Lacan était alors en train d'élaborer sa thèse de psychiatrie dans laquelle la psychanalyse tient un rôle assez important. Cet article est, apparemment, une étude de cas, celui de Marcelle C., dont les symptômes mis en débat consistent en des troubles de l'écriture. Citons l'un des passages des écrits « inspirés » de Marcelle C.:

Je voudrais vous savoir les plus inédits à la marmote du singe mais vous êtes atterrés parce que je vous hais au point que je vous voudrais tous sauvés. Foi d'Arme et de Marne pour vous encoquiner et vous faire pleurer le sort des autres, le mien point, Marne au diable³.

1. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves* (1900), trad. fr. I. Meyerson (1926) rev. par D. Berger, Paris, PUF, 1967. Voir en particulier chap. VI: « Le travail du rêve ».

2. J. Lévy-Valensi, P. Migault, J. Lacan, « Écrits "inspirés" »: Schizographie », publié originellement dans *Annales médico-psychologiques*, n° 5, décembre 1931. Ce texte est reproduit dans Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Le Seuil, 1975, p. 365-382.

3. *Ibid.*, p. 373.

L'analyse des « symptômes » de l'écriture est rapportée à un trouble mental qui, selon les auteurs, repose sur une double base : « un déficit intellectuel et un état de sthénie passionnelle ». La conclusion de l'article ne laisse pas de doute quant à la position plutôt « classique » des auteurs :

Rien n'est en somme moins inspiré, au sens spirituel, que cet écrit ressenti comme inspiré. C'est quand la pensée est courte et pauvre que le phénomène automatique la supplée. Il est senti comme extérieur parce que suppléant à un déficit de la pensée⁴.

Toutefois, il y a dans ce texte une référence au surréalisme qui peut être attribuée à Lacan puisqu'il fréquentait les surréalistes. Dans la discussion relatives aux troubles sémantiques, nous trouvons le passage suivant :

Néanmoins, tout dans ces textes ne semble pas ressortir à la formulation verbale dégradée de tendances affectives. Une activité de jeu s'y montre, dont il ne faut méconnaître ni la part d'intention, ni la part d'automatisme. Les expériences faites par certains écrivains sur un mode d'écriture qu'ils ont appelé sur-réaliste, et dont ils ont décrit très scientifiquement⁵ la méthode, montrent à quel degré d'autonomie remarquable peuvent atteindre les automatismes graphiques en dehors de toute hypnose⁶.

Or dans ces productions, certains cadres peuvent être fixés d'avance, tel un rythme d'ensemble, une forme sentencieuse, sans que diminue, pour cela, le caractère violemment disparate des images qui viennent s'y couler.

Un mécanisme analogue semble jouer dans les écrits de notre malade, pour lesquels la lecture à haute voix révèle le rôle essentiel du rythme. Il a souvent, par lui-même, une puissance expressive considérable⁷.

Sans nier la dimension symptomatique des écrits de Marcelle C., Lacan fait appel à l'écriture surréaliste pour y reconnaître la part d'intention et de jeu. Une référence à *L'Immaculée Conception* – où Breton et Éluard viennent de se livrer à une expérience d'écriture automatique, à partir de la simulation de maladies psychiques – confirme la reconnaissance de cet aspect créatif du symptôme psychotique. Il semble que la patiente elle-même a « conscience » de cet aspect-là. Lorsqu'on lui demande ce qu'elle pense de ses écrits, elle répond : « Je fais évoluer la langue. Il faut secouer toutes ces vieilles formes⁸. »

Il est frappant de voir Lacan reconnaître, devant le milieu psychiatrique, le caractère scientifique de l'expérience surréaliste du langage. L'audace et l'insoumission constituent des caractéristiques de l'écriture de Lacan, car

4. *Ibid.*, p. 382.

5. Ici apparaît une note sur le *Manifeste du surréalisme* de 1924.

6. Ici une autre note renvoie à *L'Immaculée Conception* de Breton et Éluard.

7. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque...*, *op. cit.*, p. 379-380.

8. *Ibid.*, p. 374.

nous savons que les *Annales médico-psychologiques* ont été le véhicule d'une réponse des psychiatres au danger surréaliste. On connaît la polémique.

C'est dans le *Second manifeste du surréalisme*⁹ que Breton reproduit un extrait du numéro de novembre 1929 des *Annales* où se trouve publié un article de Paul Abély titré « Légitime défense » (formule qui reprend un titre politique d'André Breton, de quelques années antérieur, polémiquant avec l'appareil du Parti Communiste). L'article attire l'attention sur le péril réel que représentent les surréalistes et cite le passage de *Nadja* où Breton affirme que s'il était fou et enfermé, il en profiterait pour tuer un des psychiatres chargés de sa garde. La suite du texte est un extrait de la discussion qui a eu lieu après la communication d'Abély. À cette discussion ont pris part les maîtres de Lacan en psychiatrie, Clérambault, Claude et Pierre Janet; tous tombent d'accord pour déprécier la production surréaliste.

À l'époque de la rédaction de sa thèse de psychiatrie (1932), Lacan connaissait déjà la psychanalyse, mais il ne prétendait pas devenir psychanalyste. Son ambition était de fonder une science de la personnalité plus proche de la psychologie concrète de Politzer que de l'inconscient freudien: « Cette science, selon notre définition de la personnalité, a pour objet l'étude génétique des fonctions intentionnelles, où s'intègrent les relations humaines d'ordre social¹⁰. »

La psychose paranoïaque serait une des manifestations possibles de la personnalité dans la mesure où on comprend cette notion comme la façon dont le sujet s'intègre à l'ordre social. Dans la discussion du cas Aimée, Lacan affirme avoir fait une enquête sociale sur cette patiente à partir d'entretiens avec les membres de sa famille et quelques personnes de son entourage. Mais la source la plus importante de cette enquête était constituée par les écrits d'Aimée elle-même:

Ces écrits nous renseignent sur l'état mental de la malade à l'époque de leur composition; mais surtout ils nous permettent de saisir sur le vif certains traits de sa personnalité, de son caractère, des complexes affectifs et des images mentales qui l'habitent, et ces vues fourniront une matière précieuse à notre étude des rapports du délire de la malade avec sa personnalité¹¹.

Avec sa thèse de psychiatrie, Lacan commence à faire face à la psychanalyse. Il critique la théorie freudienne des névroses narcissiques en la considérant comme mythique et imprécise dans la mesure où elle ne proposerait pas une distinction entre les différentes psychoses. La critique du narcissisme et de la théorie de la *libido* conçue sur un modèle énergétique n'empêche pas pour autant Lacan de recourir à Freud pour l'essentiel de la

9. André Breton, *Second manifeste du surréalisme* (1929), dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », t. 2, 1992.

10. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque...*, *op. cit.*, p. 315.

11. *Ibid.*, p. 177.

compréhension de la paranoïa d'Aimée: seule la conception freudienne de la genèse du *sur-moi* peut éclairer l'auto-punition opérant dans ce cas.

Lacan a travaillé sur les écrits d'Aimée tout comme Freud l'avait fait avec ceux de Schreber. Si Freud reconnaît dans la paranoïa de Schreber une réaction à un désir homosexuel (désir de jouir comme une femme), Lacan, à son tour, repère chez Aimée une réaction aux idéaux sociaux: l'auto-punition. En ce sens, Lacan est proche des références surréalistes. C'est ainsi que dans son article sur les sœurs Papin, « Motifs du crime paranoïaque », publié dans *Minotaure* en 1933, il revient au thème de la dimension sociale de la pulsion:

[...] la pulsion agressive est empreinte en elle-même de relativité sociale: elle a toujours l'intentionnalité d'un crime, presque constamment celle d'une vengeance, souvent le sens d'une punition, c'est-à-dire d'une sanction issue des idéaux sociaux¹².

La prise en considération de la dimension sociale ne veut pas dire pour autant que c'est « la situation sociale extérieure qui vient rendre compte du crime, mais bien l'anomalie des “instincts socialisés” que l'on retrouve chez les meurtrières¹³ ». Lacan entend, comme Freud, que la socialisation se fait à partir des pulsions agressives. Pour les sœurs Papin comme pour Aimée, l'accès à la réalité est bloqué par l'image – « les sœurs mêlent à l'image de leurs maîtresses le mirage de leur mal¹⁴ », conclut Lacan.

Nous constatons que Lacan adopte une position très particulière vis-à-vis de Freud: en même temps qu'il le critique, il s'approche de plus en plus de l'expérience psychanalytique. C'est ainsi qu'en 1936, il propose sa théorie du stade du miroir comme une version du narcissisme freudien alors qu'il est déjà affilié à la Société Psychanalytique de Paris. Or, la critique du narcissisme est aussi une critique de la conception de la genèse du moi et de ses rapports avec la réalité, définie par Freud dans « Le moi et le ça ». S'il y a une sorte de naïveté de Freud dans sa conceptualisation du moi et de la réalité, on ne pourrait pas en dire autant de sa conception du sur-moi. L'origine du sur-moi chez Freud trouve son fondement dans une identification primaire au père qui fixe pour le sujet la dimension de l'idéal, ouvrant le chemin à l'inscription symbolique de la loi¹⁵. Le sur-moi est, selon Freud, l'héritier du complexe d'Œdipe. Le père aurait alors comme fonction la transmission de la loi, ce point d'ancrage du sujet dans le social.

Étant parti de l'étude de la paranoïa, Lacan perçoit le danger du pouvoir de l'image sur le sujet; la constitution du moi passe par l'identification à

12. Jacques Lacan, « Motifs du crime paranoïaque », dans *Minotaure*, n°s 3-4, p. 26.

13. M.A. Charbonneau, *Science et métaphore. Enquête philosophique sur la pensée du premier Lacan (1926-1953)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 96.

14. Jacques Lacan, « Motifs du crime paranoïaque », *art. cit.*, p. 28.

15. Sigmund Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », chap. 7 « L'identification » dans *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

une image dans laquelle le sujet reste aliéné. Avec la notion d'imaginaire et celle de complexe, Lacan en viendra à proposer une étude de la famille dont on peut extraire une théorie de la psychose fondée sur la fonction du père. Dans *Les Complexes familiaux*, Lacan reconnaît la famille comme l'institution sociale impliquée directement dans la constitution du monde interne et externe du sujet, institution chargée de transmettre les structures de comportements et de représentations. Pour Lacan, le complexe est un facteur concret de la psychologie familiale; il structure les rapports du moi à la réalité, en intervenant sur la perception consciente. Le complexe n'est pas uniquement inconscient comme chez Freud. Lacan propose donc trois complexes: celui du sevrage, qui fixe dans le psychisme l'imaginaire de la mère; celui de l'intrusion, qui met en jeu la réalité de l'image du semblable (du frère); et celui de l'Œdipe, qui est le plus élevé dans la constitution de la réalité. Par le biais de l'imaginaire paternelle, le sujet est introduit dans la dimension de la castration symbolique, où s'articulent loi et désir. Les névroses se situent dans ce dernier complexe tandis que les psychoses n'atteignent pas cette dimension et restent figées aux deux premiers complexes où prévaut la dimension imaginaire. Le père est fondamental pour la structuration de la réalité: si l'imaginaire du père n'est pas assimilée comme dispositif régulateur, le sujet reste prisonnier d'une réalité imaginaire du rapport dual à l'autre où prévaut une agressivité meurtrière. Ainsi le père produit un apaisement des pulsions agressives en les conduisant à la sublimation¹⁶.

Malgré le constat qu'il fait du déclin du patriarcat au moment même où Freud énonce l'Œdipe, Lacan tient à suivre la voie freudienne d'une investigation scientifique de la fonction du père. Évidemment, les conséquences de cet effort scientifique n'iront pas dans le même sens: chez Lacan s'opère une rupture entre névrose et psychose, rupture que nous ne trouvons pas chez Freud. Pour Lacan, si la famille n'a pas transmis le complexe d'Œdipe, il y aura psychose. Nous pouvons dire qu'en 1938, Lacan propose une théorie de la psychose plus avancée que celle de Freud, mais il n'a pas élaboré de théorie de l'inconscient.

Après la guerre, Lacan adopte une autre position par rapport à la pensée freudienne. Il veut la «sauver» des distorsions produites par les post-freudiens; ses critiques s'adressent à l'école américaine (ego-psychologie) et à l'école anglaise (kleinisme). Les années cinquante marquent le début de l'enseignement de Lacan qui consiste alors en un mouvement de retour à Freud. Le texte «Fonction et champ de la parole et du langage», de 1953, inaugure cette période caractérisée par la primauté du symbolique. Il s'agit d'une valorisation de la parole comme instrument fondamental, dans la praxis analytique, pour amener le sujet de la dimension imaginaire à la dimension symbolique. À ce moment de l'élaboration théorique de Lacan, ce qui caractérise le symbolique est l'intersubjectivité: la parole est le

16. Cf. Jacques Lacan, *Les Complexes familiaux* (1938), Navarin Éditeur, 1984.

moyen de reconnaissance intersubjective du désir. La symbolisation est une sorte d'historisation tandis que les symptômes et les traumatismes sont des espaces vides dans l'univers symbolique du sujet.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge: c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs¹⁷.

On voit que, dans ce moment inaugural de l'enseignement de Lacan, prévaut la référence à Hegel. L'accent est mis sur la «vérité» qu'on retrouve dans le champ intersubjectif de la parole. Nous pouvons remarquer également que l'inconscient ainsi défini n'est pas productif comme le concevait Freud. C'est dire que jusqu'alors, Lacan n'avait pas remarqué le travail inconscient du langage. Sa préoccupation était de ramener l'expérience psychanalytique dans le champ d'une dialectique d'inspiration hégélienne¹⁸.

Breton quant à lui ressentait l'absence de perspective dialectique chez Freud, ce qu'il repère dans certains passages des *Vases communicants*. Nous savons que toute la première partie de ce livre est un dialogue avec *L'Interprétation des rêves*. Breton trouve chez Freud une théorie du rêve qu'il n'a nullement trouvée dans la littérature marxiste. Selon Breton, Freud a réussi à montrer comment la substance du rêve est empruntée à la vie réelle. Toutefois, la division promue par Freud entre la réalité psychique (supportée par la fantaisie) et la réalité matérielle (terrain de frustration du désir) dérange énormément le projet bretonien de trouver la résolution dialectique de la contradiction entre le monde du sommeil et celui de la veille¹⁹. Or dans les années trente à Paris, Lacan fréquentait *et* le séminaire de Kojève *et* les surréalistes. Au début de son enseignement, il essaie de concilier la psychanalyse avec la dialectique hégélienne, et cela au prix d'un éloignement de la radicalité de la découverte freudienne: celle de l'autonomie du fonctionnement inconscient. Car enfin il y a incompatibilité entre la pensée de Freud et celle de Hegel: le réel chez Freud n'est pas rationnel.

Néanmoins, cette tentative de Lacan a son mérite dans la mesure où elle correspond à un effort pour corriger les déviations de la pratique psychanalytique. La psychanalyse est une expérience fondée sur la parole, sans compromis avec l'exactitude, avec l'observation ou la prévision. La vérité révélée dans la cure analytique se situe dans la parole de l'analysant et nulle

17. Jacques Lacan, «Fonction et champ de la parole et du langage» dans *Écrits*, Gallimard, 1966, p. 259.

18. Dans «Intervention sur le transfert» (dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 216), Lacan écrit: «En synthèse, la psychanalyse est une expérience dialectique, et cette notion doit prévaloir quand on formule la question de la nature du transfert.»

19. André Breton, *Les Vases communicants*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 2, 1986, p. 109-111.

part ailleurs. En ce sens, il faut reconnaître que « Fonction et champ de la parole et du langage » correspond à un moment précis de l'entreprise de Lacan dans le but de récupérer le caractère subversif de la psychanalyse à l'égard des pratiques adaptatives de la psychologie.

C'est peu après, en 1955, que Lacan fait son séminaire sur *La Lettre volée* d'Edgar Allan Poe, séminaire dans lequel la formulation de l'inconscient se trouve complètement changée car c'est la structure du langage qui est mise au premier plan. Dans le texte écrit en 1956 dont le titre est « Séminaire sur *La Lettre volée* », Lacan montre la fonction déterminante du signifiant et sa suprématie sur le signifié. Les lois du langage ne sont pas en opposition avec celles de la parole, mais elles sont plus fondamentales: on retrouve ici les fondements de la pensée du structuralisme. Dans cette perspective, la psychanalyse s'aligne sur les disciplines qui ont pris pour paradigme la linguistique structurale de Saussure. Le sujet n'a pas de rapport direct avec l'objet: il doit passer par le signifiant. Règne une totale autonomie du signifiant et ce, en dépit de l'autonomie du sujet: les mots disent plus que le sujet ne peut vouloir dire.

Lacan interprète l'automatisme de répétition freudien à partir du modèle linguistique, comme automatisme de la chaîne signifiante. Ce qui était du côté du pulsionnel passe dans l'ordre des mots. Ainsi le sujet est aliéné au signifiant (donc à l'ordre symbolique) de la même façon qu'il se trouve aliéné à l'image dans le registre imaginaire. Toujours cette même année 1955, Lacan commence son séminaire *Les Psychoses* (1955-1956). Il tire alors les conséquences de cette aliénation au signifiant qui définit le rapport du sujet à l'Autre symbolique. La conception du symbolique chez Lacan doit beaucoup aux travaux de Lévi-Strauss, car, comme nous le verrons, une théorie du signifiant et une nouvelle version de l'Œdipe vont de pair dans ce séminaire.

C'est à partir de la relation du sujet au signifiant et à l'autre, avec les différents étages de l'altérité, autre imaginaire et Autre symbolique, que nous pourrons articuler cette intrusion, cet envahissement psychologique du signifiant qui s'appelle la psychose²⁰.

Or, nous constatons dans ce nouveau séminaire un déplacement par rapport à la définition de l'origine de l'aliénation psychotique proposée par Lacan dans *Les Complexes familiaux*. Ce qui apparaît ici, c'est que la relation du sujet au signifiant est encore plus primaire que sa relation à l'image. Ce n'est plus le contenu du délire psychotique qui attire l'attention de Lacan (les thèmes typiques de la paranoïa, par exemple), mais plutôt le fait que la fonction représentative des mots en est exclue.

La question du père revient alors: quelle place va-t-il occuper dans cette nouvelle élaboration des psychoses? Le père est toujours celui qui permet

20. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre 3: Les Psychoses*, Le Seuil, 1981, p. 251.

l'accès du sujet à la réalité quoique d'une façon tout à fait différente, car le père n'est plus alors qu'un signifiant. En effet, Lacan introduit une reformulation radicale de l'Œdipe freudien. La fonction du père surmonte l'aspect dramatique de sa présence en tant qu'obstacle à l'objet maternel. Sa fonction en tant que signifiant se réduit à métaphoriser le désir de la mère. Reconstituons, toutefois, le chemin qui rend possible cette réduction.

Après l'introduction du signe linguistique et de la primauté du signifiant, c'est-à-dire après la définition du symbolique à partir des lois du langage plutôt que de la parole, le pas suivant de la formulation de Lacan passe par le travail de Jakobson sur la métaphore et la métonymie²¹. Ainsi, Lacan va relire les mécanismes du travail inconscient révélés par Freud à partir de ces deux figures de langage:

D'une façon générale, ce que Freud appelle condensation, c'est ce qu'on appelle en rhétorique la métaphore, ce qu'il appelle déplacement, c'est la métonymie. La structuration, l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant, sont déterminantes pour les phénomènes présents dans la névrose, car le signifiant est l'instrument avec lequel s'exprime le signifié disparu. C'est pour cette raison qu'en ramenant l'attention sur le signifiant, nous ne faisons rien d'autre que de revenir au point de départ de la découverte freudienne²².

Tout est prêt pour élaborer une nouvelle définition de l'inconscient qui reste « fidèle » à Freud. L'adjectif « fidèle », il est vrai, ne convient jamais à Lacan. Nous pouvons néanmoins dire qu'il est plus proche de Freud à ce moment (1955) que lorsqu'il définit la psychanalyse comme une expérience dialectique (1951). L'effort de Freud pour expliciter les lois qui régissent le fonctionnement inconscient est transformé en une magnifique simplification: les lois de l'inconscient sont les lois du langage puisque « l'inconscient est structuré comme un langage ». Il n'est plus question d'utiliser, comme Freud, une notion aussi problématique que celle de représentation. Dès lors, tout doit être réduit à deux éléments: le signifiant et le signifié.

À propos de la psychose justement, la question revient quant au fondement du rapport du sujet à la réalité: ce n'est plus l'image, mais le signifiant qui apparaît comme l'élément fondamental du symbolique. Le délire montre un rapport particulier du signifiant au signifié, rapport où le signifiant se libère du signifié. C'est là le principe même de l'activité poétique et des procédés oniriques. Le problème est que le psychotique subit un « déraillement du signifiant », il n'est pas l'organisateur de sa propre folie. Lacan reprend la question de l'absence du père dans la psychose, affirmée depuis *Les Complexes familiaux*, en précisant sa fonction: le père est un signifiant qui, par son pouvoir de métaphorisation, doit arrêter le glissement

21. À ce propos, voir Jean-Claude Milner, *Le Périphe structurel*, Le Seuil, 2002.

22. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre 3, op. cit.*, p. 251.

signifiant. Pour faire comprendre de quoi il s'agit, Lacan introduit un concept original, celui de point de capiton, qui serait un point de convergence au niveau de la signification. La métaphore paternelle n'est pas une métaphore comme les autres, elle n'est pas une simple substitution signifiante puisqu'elle produit une signification fondamentale pour le sujet: la signification phallique. Elle permet à l'enfant de se situer rétroactivement par rapport au désir de la mère (elle répond au manque de la mère) et prospectivement par rapport à la différence des sexes.

Ainsi, Lacan donne sa version du complexe de castration freudien: « [...] ce n'est pas d'un triangle père-mère-enfant qu'il s'agit, c'est d'un triangle (père-)phallus-mère-enfant. Où est le père là-dedans? Il est dans l'anneau qui fait tenir tout ensemble²³. »

Lacan passe de la perspective herméneutique qui caractérisait « Fonction et champ de la parole et du langage » à celle du structuralisme, dont le texte « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », de 1957, est l'aboutissement. Dans ce texte, Lacan situe la psychanalyse dans le champ ouvert par la linguistique, à savoir le champ où le langage a trouvé son statut d'objet scientifique. Un objet, selon Milner²⁴ « sans qualité », défini par un algorithme, celui du signe linguistique qui s'écrit: S/s , signifiant sur signifié.

Freud serait alors un linguiste avant la lettre, car il a montré le travail du signifiant dans le symptôme, dans les rêves, dans le mot d'esprit et dans les actes manqués, sans disposer d'une théorie du signe linguistique. En revenant à la *Traumdeutung*, Lacan remarque que Freud définit le rêve comme un rébus où « la valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification ». Cela veut dire que l'image n'a aucune autonomie, elle répond au travail de chiffrage, de déformation pour donner place à un désir. Encore une fois, Lacan insiste sur la proposition du séminaire *Les Psychoses*: le rapport au signifiant et à l'Autre symbolique est primaire. Tout cela est très différent de la perspective initiale, celle des *Complexes familiaux*, qui est également celle de la période contemporaine du surréalisme où, malgré l'intérêt de Lacan pour l'écriture, c'est la fonction de l'image qui attire son attention.

Or, selon Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy²⁵, cette appropriation de l'inconscient freudien à travers la linguistique ne pourrait pas s'effectuer sans la médiation de la poésie, dont Lacan s'est servi pour transformer certains éléments de la linguistique et les appliquer à la conception freudienne de l'inconscient. Soraya Tlatli affirme de son côté que cette poésie est la poésie surréaliste puisqu'elle pratique justement cette autonomie du signifiant²⁶.

23. *Ibid.*, p. 359.

24. Cf. Jean-Claude Milner, *L'Œuvre claire*, Le Seuil, 1997.

25. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *Le Titre de la lettre*, Paris, Galilée, 1990.

26. Soraya Tlatli, *Le Psychiatre et ses poètes. Essai sur le jeune Lacan*, Paris, Tchou, 2000.

Certes la thèse de Tlatli est plausible, mais il faut se demander pourquoi Lacan ne reconnaît pas sa place à la poésie surréaliste et encore pourquoi il critique la conception surréaliste de la métaphore. Nous croyons qu'en dépit de la constatation de l'autonomie du signifiant, la proposition de la fonction du père dans la structuration du sujet fait obstacle à une conception du langage qui puisse s'accorder à la pratique de l'écriture surréaliste. Il y a effectivement un point d'incompatibilité entre Lacan et le surréalisme: l'enjeu de cette discordance se trouve dans la disjonction entre langage et jouissance soutenue par Lacan.

L'analyse de la métaphore que l'on trouve dans un long passage du texte « L'instance de la lettre dans l'inconscient... » constitue une discussion de Lacan avec la définition surréaliste de la métaphore, celle de Breton dans le premier *Manifeste*. Suivons donc son raisonnement. Le premier exemple de métaphore avait déjà été évoqué dans le séminaire *Les Psychoses*; il s'agit de la métaphore de Victor Hugo: « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse... »

C'est une métaphore « classique » et pourtant stratégique pour la démonstration de Lacan. Il commence donc par reconnaître l'avancée de la conception surréaliste de la métaphore à partir de l'expérience de l'écriture automatique. Cette conception est présentée par Breton dans le premier *Manifeste*. Lacan la reprend en ces termes:

Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu²⁷.

Il rappelle ensuite que l'expérience de l'écriture automatique était inspirée par la découverte freudienne, mais il affirme qu'« elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fausse ». Qu'est-ce que les surréalistes selon Lacan n'ont pas compris? Nous pourrions dire que ce qu'ils n'ont pas compris c'est que les productions inconscientes sont l'effet du refoulement. Ainsi, pour Lacan, l'étincelle créatrice de la métaphore jaillit « entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent dans sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne ».

Lacan opère une inversion et fait de la conception de la métaphore et du symptôme une seule lecture, le symptôme devenant un paradigme pour la métaphore. Dans la métaphore de Hugo, on retrouve un exemple de substitution métaphorique – la substitution de Booz par sa gerbe – et, en même temps, la signification métaphorique du père.

27. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 506.

C'est donc entre le signifiant du nom propre d'un homme et celui qui l'abolit métaphoriquement, que se produit l'étincelle poétique, ici d'autant plus efficace à réaliser la signification de la paternité qu'elle reproduit l'événement mythique où Freud a reconstruit le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel²⁸.

Pour Lacan, la conjonction entre langage et inconscient ne doit pas méconnaître la fonction du père dans la structure inconsciente du sujet. Il nous semble que c'est en ce sens qu'on pourrait lire la « confusion de la doctrine surréaliste » à laquelle Lacan se réfère. Et ce n'est pas pour rien que le deuxième exemple de métaphore donné par Lacan est un exemple emprunté au surréalisme: « l'amour est un caillou riant dans le soleil ».

Lacan renvoie cette métaphore surréaliste qui « recrée l'amour [...] dans le mirage d'un altruisme narcissique²⁹ » au mot d'esprit, c'est-à-dire au travail de production du sens à partir du non-sens. Tout en reconnaissant la part de jeu produite dans le travail du langage par le mot d'esprit, Lacan tient à définir l'effet de satisfaction pulsionnelle présente dans le mot d'esprit comme étant de l'ordre imaginaire. Nous sommes, là encore, dans la dichotomie entre symbolique et imaginaire.

Miller analyse ce moment de l'enseignement de Lacan, en y montrant une certaine lecture qui accompagnerait les élaborations freudiennes. Nous aurions donc chez Freud une série de substitutions:

Père réalité

Mère plaisir

Et sa correspondance chez Lacan:

Mot A (symbolique)

Chose J (jouissance)

Les éléments qui sont sur la barre viennent remplacer ceux qui sont sous la barre; ce qui veut dire que pour le Lacan des années cinquante « la jouissance est interdite à qui parle comme tel³⁰ ». Rien n'est plus étranger à la perspective surréaliste que cette affirmation. Ce n'est pas, comme le prétend Tlatli, parce qu'il était trop proche de la poésie surréaliste que Lacan s'éloigne des propositions surréalistes. En fait, Lacan considère que les surréalistes n'avaient aucune idée de ce qu'est le symbolique, et du même coup de ce qu'est l'inconscient – faute de méconnaître la fonction du père.

Un troisième moment dans l'élaboration sur le père surgit à la fin des années soixante, au moment où Lacan fait son séminaire sur le thème

28. *Ibid.*, p. 508.

29. *Ibid.*

30. Jacques-Alain Miller, « La psychose dans le texte de Lacan », dans *Analytica 58. La Psychose dans le texte*. Paris, Navarin, 1988.

L'Envers de la psychanalyse (1969-1970). Plusieurs points importants de sa doctrine sont développés dans ce séminaire, mais la question qui nous intéresse le plus est celle de son mouvement en direction de l'au-delà de l'Œdipe et par conséquent, vers l'au-delà de la métaphore paternelle.

C'est frappant – quelqu'un aurait pu, sur cette métaphore paternelle, s'exciter un peu, et savoir faire un petit trou. C'est ce que j'ai toujours désiré, que quelqu'un s'avance, me fasse la trace, commence à montrer un petit chemin. Enfin, quoi qu'il en soit, cela ne s'est pas produit, et la question de l'Œdipe est intacte³¹.

Quinze ans après la proposition de la métaphore paternelle, personne n'a fait de pas en avant. Lacan se propose alors de le faire et, pour cela, il revient aux trois versions freudiennes du père. Il se met à examiner chaque version – l'Œdipe, *Totem et tabou* et *Moïse et le monothéisme* – à partir de la question de l'accès du sujet à la jouissance. Il constate quelque chose d'étonnant: les conséquences de la mort du père sont contradictoires dans les deux premières versions. Dans l'Œdipe, la mort du père donne accès à la jouissance tandis que la mort du père de la horde primitive a un effet contraire: il garde la jouissance en réserve, car personne ne vient occuper sa place. L'interdiction est assumée par chacun des fils dans la fratrie. C'est donc dans *Totem et tabou* que le père apparaît très clairement comme un opérateur structural: le père mort est un pur signifiant. En même temps, la place vide d'où opère ce signifiant garde le secret d'une jouissance qui n'a pas été distribuée entre les frères.

Une troisième version du père est celle que l'on rencontre dans *Moïse et le monothéisme*, version produite après « Au-delà du principe du plaisir », après l'élaboration du concept de la pulsion de mort. Le Dieu de Moïse équivaut, selon Freud, à un retour du refoulé. Le contenu « être châtré par le père » est refoulé et Dieu surgit en tant que père méritant l'amour. Ainsi, la religion est prise par Freud comme un symptôme – réponse au trauma de la castration dont l'agent est le père. L'amour du père dans la religion monothéiste serait une sorte de récompense pour le renoncement à la jouissance.

Nous constatons alors que la jouissance s'impose comme question qui réclame un autre traitement théorique: elle ne pourrait plus appartenir seulement au registre imaginaire. Affirmer la jouissance comme réelle signifie affirmer qu'elle s'étend aux autres dimensions de la subjectivité, aussi bien à la dimension imaginaire qu'à la dimension symbolique. On ne pourrait pas maintenir la jouissance sous la barre dans l'opération de substitution symbolique, car le savoir est lui même un moyen de jouissance. La jouissance envahit l'ordre symbolique d'où elle était exclue auparavant. Cette inclusion de la jouissance dans le discours en tant que pratique du signifiant inaugure

31. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre 17: L'Envers de la psychanalyse*, Le Seuil, 1991, p. 130.

un autre moment dans l'enseignement de Lacan. Dès lors, l'accent est mis non plus sur la fonction paternelle de répondre au désir de la mère, mais sur le désir du père et sa jouissance.

Il y a donc un mouvement de destitution du symbolique, dans lequel on voit apparaître son incomplétude. Le symbolique se heurte à l'impossibilité foncière de recouvrir la jouissance qui surgit en tant que substance excessive. La destitution du symbolique représente la destitution de la métaphore paternelle. Néanmoins, cela ne signifie pas que l'on a abandonné la théorie du signifiant, c'est-à-dire de l'inconscient structuré comme un langage. Selon Miller, la thèse relative à la relation originale entre signifiant et jouissance est développée dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, et constitue la dernière tentative de Lacan dans le but de préserver la structure. La structure suppose un *a priori*, que l'on peut énoncer comme étant l'existence de l'Autre³².

Reprenons alors l'incidence de la fonction du père sur la conception du langage chez Lacan. Ayant constaté depuis longtemps le déclin social du père, Lacan soutient sa fonction et la fait intervenir dans le rapport du sujet au langage à travers la métaphore paternelle. Le discours psychotique révèle à Lacan que le signifiant envahit le sujet; seul le Nom-du-père, en tant que point de capiton, peut orienter cette machine à produire du sens – qui est la chaîne signifiante – vers le lien social. Le Nom-du-père, dans sa fonction universelle, était ainsi la clé de l'effet symbolique illustré à travers la substitution de la chose par le mot et dont la conséquence est l'interdiction de jouissance.

La clinique montre que la jouissance qu'on repère dans la souffrance symptomatique n'est pas l'effet d'une transgression dont le modèle serait la tragédie. L'analyse des versions du père freudiennes a montré que ce n'est pas la transgression qui donne l'accès à la jouissance, mais que c'est la répétition signifiante qui vaut comme répétition de jouissance. Ainsi, Lacan rejoint Freud dans «Au-delà du principe du plaisir» lorsque ce dernier affirme que la répétition se fait nécessaire à cause de la pulsion. Pour Lacan, c'est la jouissance qui régit la répétition. Le Nom-du-père, en tant que signifiant, ne peut plus interdire la jouissance.

À la fin des années soixante, Lacan était encore aux prises avec l'énigme de la jouissance. En 1971, dans «Lituraterre³³», il introduit le concept de lettre, en la distinguant du signifiant et en affirmant qu'elle ne se réduit pas à la désignation d'un mot ou à la symbolisation des effets de signifiant. La lettre ainsi définie peut alors se détacher du système symbolique. C'est pour cela que Lacan propose de la penser dans la dimension d'un littoral où il y aurait conjonction et séparation de deux champs hétérogènes: le

32. Jacques-Alain Miller, «Les paradigmes de la jouissance», *La Cause freudienne*, n° 43, 1999, p. 7-29.

33. Jacques Lacan, «Lituraterre», dans *Autres écrits*, Le Seuil, 2001.

symbolique et le réel. D'un côté, la lettre peut être capturée par les effets du signifiant et par la prolifération du sens; d'un autre côté, elle est vidée de compromis symbolique et révèle sa face de pur objet de jouissance. C'est en tant qu'objet de jouissance que la lettre est réelle.

La séparation entre lettre et signifiant redouble la séparation entre écriture et parole. Or, dans la *Traumdeutung*, Freud compare le rêve à une écriture figurée, une écriture qui demande à être déchiffrée. Lorsque Lacan met en avant la lettre et l'écriture, il entame un nouveau « retour à Freud » qui va le rapprocher, cette fois, de la mathématique et de la poésie.

Ces formulations sur la lettre permettent déjà de penser l'inversion hiérarchique qui se produira par la suite: le réel passera au premier plan, ce qui signifie une révision du paradigme de la linguistique comme instrument dans l'identification des lois qui régissent l'inconscient.

Dans la deuxième séance du séminaire *Encore* (1972-1973), Lacan admet « qu'il était difficile de ne pas entrer dans la linguistique, à partir du moment où l'inconscient était découvert ». Toutefois, il a réussi à distinguer ce qui est propre à l'expérience analytique et qui déborde le savoir du linguiste. La linguistique est le savoir sur le langage apporté par le linguiste. Lacan appelle « linguisterie » le savoir sur le langage qui vient de l'inconscient. La linguisterie, proposée par Lacan, a comme objet non plus le langage mais « lalangue ».

Cette inversion hiérarchique est d'autant plus évidente lorsque Lacan, dans la dernière séance du séminaire *Encore*, affirme:

Le langage sans doute est fait de lalangue. C'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage³⁴.

Nul doute qu'il considère lalangue comme étant primaire par rapport au langage, dans la mesure où cette dernière est l'instrument de la communication humaine. Lalangue serait ainsi une sorte d'appropriation corporelle de la langue maternelle. Lalangue révèle le côté jouisseur de l'être parlant (du parlêtre, comme dit Lacan), depuis le balbutiement de l'enfant jusqu'à la parole poétique: parler ou écrire non pas pour communiquer, mais pour jouir. Le sujet n'est pas seulement soumis aux lois du langage; il s'arrange pour en jouir. Cette dimension de jouissance récupérée par l'usage particulier que chacun fait du langage révèle que le langage n'est pas complètement circonscrit par l'ordre symbolique, c'est-à-dire par la dimension du code. Les manifestations de l'inconscient ou, si l'on veut, le travail inconscient de chiffrage de la jouissance, mènent Lacan à conclure que « l'inconscient est un savoir-faire avec lalangue ».

34. Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre 20: Encore*, Le Seuil, 1975, p. 127.

Mais à ce point on pourrait se demander: où en est-on avec le père? Nous assistons, dans les années soixante-dix, à une chute de la métaphore paternelle dans sa fonction universalisante, et à une pluralisation du Nom-du-père. Lacan écrit «les non-dupes-errent» – titre du séminaire de l'année 1973-1974. Cela ne veut pas dire que le père soit éliminé du champ de la psychanalyse, mais qu'au contraire l'expérience analytique montre que le sujet peut se servir du père. Le père en tant que signifiant est noué à la jouissance singulière du sujet. Le sujet fait un usage particulier du père (sa *père-version*) tout comme il fait un usage particulier du langage. C'est à lui de choisir «le bon usage». Il faut ajouter que ce choix est inconscient. Alors, la psychanalyse serait une expérience de langage – du parlêtre – dans laquelle on pourrait examiner ce qui a été un père pour un sujet, c'est-à-dire quelle est sa *père-version*.

Il nous semble que, depuis le début, le projet surréaliste a été de produire, en dehors de l'état de sommeil, des œuvres dans lesquelles on pouvait retrouver un «savoir-faire avec lalangue». Le surréalisme semblait chercher ce moment de jouissance mythique de lalangue antérieur à l'aliénation signifiante.

À la fin de sa vie, Lacan reconnaissait dans la poésie le bon usage du langage, tout en y reconnaissant le modèle pour l'interprétation de l'analyste. Cela, néanmoins, n'a pas produit une nouvelle posture de Lacan vis-à-vis du surréalisme – on constate la même tension qu'on a pu remarquer dans le texte «L'instance de la lettre...» à propos de la discussion sur la métaphore paternelle, c'est-à-dire la tension entre le savoir du poète, son savoir-faire avec la langue, et un savoir «scientifique» sur le langage. Comme si Lacan disait que les surréalistes avaient un savoir-faire, mais qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

En 1975, dans son séminaire *RSI (Réel, Symbolique, Imaginaire)*, nous trouvons deux références au surréalisme. La première est explicite: «les imbéciles de l'amour fou qui avaient eu l'idée de suppléer à la femme irréelle s'intitulaient eux-mêmes surréalistes³⁵». On comprend qu'il s'agit là d'une critique majeure de l'idéal dans sa dimension imaginaire. Il semble que Lacan interprète l'amour fou comme une tentative de suppléance imaginaire. Le surréalisme serait pour lui un symptôme social du trauma de la guerre de 1914. Dans la perspective du *RSI* – où le réel se noue au symbolique et à l'imaginaire –, le symptôme est une suppléance à la métaphore paternelle, c'est-à-dire au symbolique. Il nous reste à essayer de comprendre ce que signifie la suppléance à la femme irréelle.

Une deuxième référence, non explicite cette fois, apparaît dans la même séance: «Seuls les signifiants copulent entre eux dans l'inconscient, mais les sujets pathématiques qui en résultent sous forme de corps sont conduits à

35. Jacques Lacan, «RSI» (séance du 11 mars 1975), *Ornicar? Bulletin périodique du Champ freudien*, n° 5, hiver 1975-1976, p. 27.

en faire autant – baiser qu'ils appellent ça³⁶.» Or, la formule – « les signifiants copulent dans l'inconscient » – reprend celle de Breton dans « Les mots sans rides » – « les mots font l'amour » –, mais elle ajoute la préposition « seul » pour affirmer que c'est là une prérogative des signifiants. Le pathos des sujets, leur souffrance symptomatique, est un effet de la copule des signifiants – c'est une autre façon de reprendre la formule structuraliste des années cinquante, selon laquelle le sujet est un effet du signifiant. Mais la rencontre des corps, le « faire l'amour » des êtres sexués, n'a pas de solution signifiante ou, si l'on veut, n'a pas d'inscription symbolique. Le manque d'inscription symbolique est du côté féminin, car il n'y a qu'un représentant du sexe pour l'inconscient: le phallus. C'est peut-être dans ce sens que Lacan se réfère à l'idéal bretonien de l'amour fou comme une suppléance de la femme irréelle: une tentative pour faire exister la femme.

Lacan aurait pu accentuer le fait que c'est autour de ce manque d'inscription que le poète essaie de dire quelque chose d'inédit. Mais s'il n'a pas été généreux à l'égard de Breton, cela n'a rien de surprenant, car la pensée de Lacan était toujours en état de tension avec celles qu'il admirait.

Lucia Grossi dos Santos

36. *Ibid.*, p. 28.